Sans doute, les métaphores auxquelles recourt saint Jean semblent viser la Vierge, et il paraît bien que ce soit intentionnellement. Mais, presque aussitôt, tout le « mythe » change visiblement de sens et de portée. Le Christ est, en tant qu'Homme, comme « premier-né d'entre de nombreux frères », comme « premier ressuscité d'entre les morts », l'Aîné de cette « semence de la Femme » qu'annonce Yahweh dans la Genèse ; Il a donc pour mère, Lui aussi, « notre Mère à tous » (Gal., 4 : 26). Sitôt que l'enfant mâle mis au monde par la Femme d'Apoc., 12 : 1 siège sur le trône même de Dieu — ce qui L'identifie à l'Agneau — la Mère, dont saint Jean mentionne peu après « le reste de ses enfants », représente bien l'universelle Église : universelle à travers les temps comme à travers l'espace. C'est, dit l'Apocalypse comme l'Épître aux Galates, la Jérusalem d'En-Haut, qui se trouve, manifestation céleste de la Sagesse primordiale, « auprès de Dieu », comme le Verbe dans le Prologue johannique, et qui « possède la Gloire de Dieu », dit encore l'Apocalypse, comme le Christ johannique rappelle au Père qu'Il la partageait avec Lui « avant que le monde fût ». Cette Sion céleste (Hébr., 12 : 22 ; Apoc., 3 : 12 ; 21 : 2, 10, 11), nimbée de soleil (Gen., 37 : 9 ; Cant., 6 : 10), participant à la gloire de Yahweh (Isaïe, 49 : 22 ; 52 : 1 ; 54 : 1-2 ; 60 : 1-2), parce qu'elle règne avec le Christ l'Apocalypse nous la montre couronnée comme une Reine (Psaume 44).

Comme cette Femme est l'objet principal de la haine satanique, il importe d'approfondir le problème de son identité. Est-ce la Vierge ? Est-ce l'Église d'après la Pentecôte ? Ni l'une, ni l'autre de ces hypothèses ne peut satisfaire pleinement toutes les données du problème. Sans doute, quant à sa chair, le Christ est le Fils de Marie : Il a été « formé, devenu, tiré hors d'une femme » (Gal., 4 : 4). Mais, en général, l'Apocalypse ne met guère en scène un être humain, fût-ce un Saint « glorifié », comme individu, quant à sa carrière individuelle. Jean, qui n'est pas encore entré dans la gloire lorsqu'il écrit ce livre, se voit pourtant lui-même parmi les Douze Apôtres qui forment, avec les Douze Patriarches, la Cour des Vingt-Quatre Presbytres. C'est dire que ce qui compte dans cette vision, ce n'est pas sa personne comme telle, mais sa valeur symbolique, ce qu'il représente (Apoc., 4 : 4 ; 5 : 5). Dès lors, la Femme dont la gloire ou béatitude resplendit, ne faut-il pas voir en elle une figure typique, au lieu de telle ou telle personne épisodique ? Qui donc est la Mère « mystique » du Christ et de ses frères (Apoc., 12 : 17) ? Ceux-ci sont tous ceux qui observent les commandements de Dieu, gardant le témoignage de Jésus » *(ibid.)*. Mais, ici-bas, Jésus n'avait-Il pas proclamé déjà : « Qui sont mes frères ? » Et, « se retournant pour fixer du regard son entourage » (Marc, 3 : 34), « étendant la main vers ses disciples » (Matt., 12 : 49) : « Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, voilà mon frère, et ma sœur, et ma Mère ! » La Femme qui nous préoccupe est donc cette éternelle et divine Sagesse, que « justifient (ici-bas) ses enfants » (Matt., 11 : 19), et dont l'Église est la manifestation dans le monde créé (Éph., 3 : 9-11). Dans l'Apocalypse et d'ailleurs en d'autres pas-